

À propos du gypaète barbu

Le bras de Barbataz



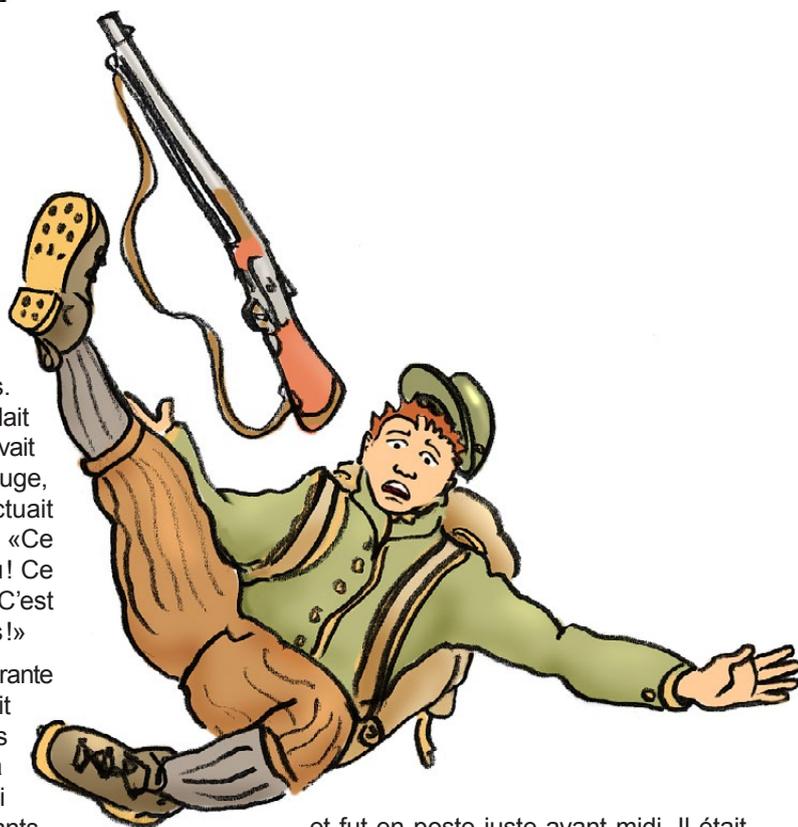
Petrus

Anselme Barbataz était né en 1861. Il n'avait pas d'autres amis que les quelques restaurateurs à qui il vendait le gibier braconné dans les forêts.

Pour vivre, il faisait aussi de la contrebande et chapardait dans les vergers. Et quand l'argent lui manquait, il lui arrivait de travailler à l'usine. Lorsqu'il avait bu son demi de rouge, Barbataz racontait ses exploits de chasse, et ponctuait toujours ses récits en exhibant son avant-bras droit : «Ce grand cerf, c'est avec ce bras-là que je l'ai descendu ! Ce foutu lièvre, c'est ce bras-là qui lui a brisé la nuque ! C'est avec ce bras-là que j'ai abattu le dernier loup du pays !»

Pour fêter l'année 1901 qui débutait, ainsi que ses quarante ans de vie libre, Barbataz clamait haut et fort qu'il allait descendre un gypaète barbu, ce rapace de près de trois mètres d'envergure qui plane sur les montagnes, à la recherche de cadavres d'animaux. Il voulait être celui qui rapporterait l'un des rares spécimens encore existants, et il promit qu'on l'empaillerait et qu'on le placerait dans la salle communale. Il voyait déjà, juste à côté de l'oeuf posé au pied de l'oiseau, la plaque en bronze gravée à sa gloire : don d'Anselme Barbataz qui l'a pris au nid au péril de sa vie. Car il comptait bien ramener aussi un oeuf de gypaète – ce serait la meilleure preuve de son courage. En effet, le rapace barbu construit son nid en altitude, sur un coin de rocher très escarpé, et il couve seulement en hiver. «Vous verrez : c'est ce bras-là qui vous le ramènera !», lançait le chasseur à qui voulait l'entendre.

Au matin du 24 février, Anselme Barbataz se leva très tôt, emportant un grand sac à dos et son fusil. Il avait repéré l'abri rocheux où nichait le seul couple de gypaètes qu'on puisse encore voir dans les Alpes. Comme il faisait beau et qu'il n'y avait pas trop de neige, il progressa rapidement



et fut en poste juste avant midi. Il était caché derrière un rocher, et avait dans sa ligne de mire le vaste nid constitué de branches, de poils, de plumes et de débris d'os. Juste au milieu, comme au centre d'une cible, un des deux parents couvait. L'autre devait planer à la recherche d'une charogne. Comme Barbataz sentait l'oiseau inquiet et prêt à s'envoler, il l'ajusta rapidement, tira sans trembler et l'abattit du premier coup.

Le chasseur était fier de lui. Dans son sac à dos, il transportait un gypaète encore chaud, habilement vidé de ses entrailles et emballé dans une toile de lin. Et il avait eu la chance de trouver deux oeufs dans le nid, qu'il ramenait maintenant comme deux trésors dans une grosse boîte de conserve remplie de paille. Comme des nuages menaçants envahissaient le ciel, Barbataz décida de passer par le glacier afin de raccourcir sa course vers la vallée. Mais,

cette fois, il eut moins de chance que dans sa chasse. Sous son poids, un pont de neige céda sans prévenir: l'homme tomba dans une profonde crevasse et personne n'entendit son dernier cri...

Au village, on ne pleura pas la disparition d'Anselme Barbataz, qui n'avait d'ailleurs pas de famille, mais on lui donna quand même une messe. Par contre, le gypaète qui avait échappé au drame devint inconsolable lorsqu'il constata la disparition de son épouse et des deux oeufs. Face au nid vide et ensanglanté, l'oiseau poussa des cris de colère et de désespoir. Cela faisait plus de vingt ans qu'il planait de concert avec sa compagne, qu'ils affrontaient ensemble les tempêtes, et qu'ils élevaient chaque année un seul jeune. Au bout de trois jours de prostration, l'oiseau esseulé décida de quitter le pays pour se rendre très loin vers l'Est, emportant son malheur dans sa mémoire de gypaète. À quoi bon rester ici, où les hommes détruisent les forêts et tirent sans raison sur tous les grands animaux? Ils ont déjà exterminé l'ours, le loup, le lynx, la loutre et le castor...



Nous sommes en 2006. Un siècle a passé, au cours duquel les hommes ont peu à peu compris leurs erreurs. Pourquoi abattre des rapaces qui ne font pas d'autre mal que de manger des os et des restes de carcasse, et qui participent ainsi à éviter les épidémies chez les vaches et les moutons? Pourquoi détruire tous les grands animaux de nos montagnes, alors qu'ils sont bien plus beaux à contempler libres qu'empaillés?

Aujourd'hui, les hommes ont voté des lois pour protéger la faune. Et ils ont délimité de grands parcs naturels où il est interdit de chasser, de pêcher et de détruire tout ce qui vit. Et pour que les gypaètes planent à nouveau au-dessus des montagnes, des passionnés ont passé des années à trouver comment les élever en captivité, puis comment les réintroduire dans la nature. Désormais, une douzaine de zoos d'Europe collaborent, si bien que, depuis 1986, plus de cent jeunes gypaètes ont pu être libérés pour repeupler les Alpes.

En voici deux, justement, qui glissent majestueusement contre le bleu du ciel. Ils

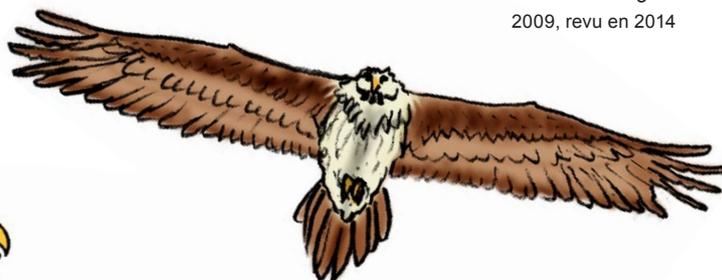
ont mis du temps à se choisir; ils s'aiment et vont passer leur longue vie côte à côte. Le mâle interrompt soudain sa trajectoire; il glisse sur son aile et descend en spirale. Il respire l'esprit du lieu. Il ne sait pas pourquoi, mais c'est sur ce coin de rocher escarpé qu'il doit se poser, entraînant sa compagne à sa suite...

Il y a une petite grotte qui abrite un très vieux nid constitué de branches, de poils, de plumes et de débris d'os. Il a été bâti bien à l'abri de la pluie et des vents mauvais. Il y a du sang séché et des plombs de chasse. Alors le gypaète sent qu'il est arrivé où il devait aller. Et il fait comprendre à l'autre qu'il veut rebâtir le nid.

Bientôt, un oeuf est pondu, couvé tour à tour par ses deux parents. Au cinquante-quatrième jour, il donne naissance à un poussin au duvet clair. Pour sa première couvée, le jeune couple profite d'un hiver particulièrement doux avec peu de neige. Mais comme le temps est clément et qu'il n'y a pas d'avalanches, aucun bouquetin ni aucun chamois ne meurt de froid ou d'accidents. Alors la nourriture est rare.

Les parents finissent par être désespérés, le coeur déchiré par les cris affamés de leur poussin. Mais au moment où ils se résignent à abandonner le nid pour tenter leur chance ailleurs, le glacier, en contrebas, leur fait un cadeau inespéré. C'est un morceau de cadavre, qui dépasse du gravier, juste devant la langue de glace qui s'est retirée – de quoi nourrir toute la famille pendant deux bonnes semaines. C'est le bras d'un homme qui est tombé dans une crevasse il y a bien longtemps, et dont le corps a été démembré par les mouvements du glacier. C'est un bras qui a été conservé par le froid pendant plus d'un siècle. C'est le bras de Barbataz. ●

Pierre-André Magnin
2009, revu en 2014



Petrus